

DaNse contact - TV Satelite - CuisiNÉ familial



NICOLAS DICKNER

DaNse contact
TV satelite
cuisiNE familial

alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-923550-36-7
© Éditions Alto, 2010

Édith se dressa dans le lit. Son téléphone avait vibré sur la table de chevet. Le cadran indiquait 1:47 – l’heure des faux numéros, des Ukrainiens saouls et des urgences. Ça n’augurait rien de bon.

C’était un texto. Une douzaine de mots qu’elle parcourut d’un bref regard. Elle alluma sa lampe de chevet, tira son ordinateur de sous l’oreiller et se posta en lotus au coin du lit. Elle ratissa son courrier, puis Google Maps, et sembla mémoriser une adresse située dans l’ouest de l’île.

Édith se comportait bizarrement depuis quelques semaines. Elle se levait la nuit pour faire des recherches à l’ordinateur, y consacrait parfois des heures, mais jamais elle ne m’en disait quoi que ce soit. Elle avait l’air absente, téléguidée. Quelque chose la rongait.

Depuis trois jours, la situation paraissait sur le point d'exploser – ou d'éclorre.

Nous en étions (enfin) là.

Elle referma l'ordinateur et le glissa dans un repli de couette. Puis, d'un seul mouvement fluide, elle retira sa camisole et s'engouffra dans la garde-robe. Elle ressortit cinq minutes plus tard, vêtue d'une somptueuse robe de soirée noire que jamais auparavant je ne l'avais vue porter. Un vêtement visiblement hors de prix, moulant comme une combinaison de plongée, taillé dans une étoffe impossible. Nanotextile ? Cuir d'anguille ?

Elle lissa la robe sur ses hanches, vérifia sa silhouette dans le miroir. Elle hésita entre deux paires de boucles d'oreilles, opta pour de faux diamants qu'elle enfila en grimaçant dans ses trous cent fois cicatrisés, cent fois reperçés.

Elle me lança un regard en ricochet dans le miroir.

— Je vais avoir besoin de toi.

Puis, sans attendre ma réponse :

— Tu as quelque chose de décent à te mettre ?

À mon tour de passer dans la salle de téléportation. Je tirai de sa housse ce complet noir qui n'avait servi qu'à deux occasions : les noces de mon grand-oncle Archibald, et ses funérailles subséquentes, six mois plus tard. Mariage, obsèques et raids nocturnes : un costard tout-terrain.

J'arrivai dans le salon en terminant de boutonner ma chemise. Édith approuva du chef. Elle me passa la cravate au cou et noua un demi-Windsor avec adresse.

— Depuis quand tu sais nouer une cravate ?

— Quarante-cinq secondes. Merci Google.

Une demi-heure plus tard, fringués pour un opéra dont j'ignorais la nature exacte, nous roulions à 130 kilomètres à l'heure sur l'autoroute de la Côte-de-Liesse. Sur la voie de desserte, des bennes lourdes de neige souillée circulaient en direction du plus proche dépôt à neige.

Édith pilotait sa vieille Subaru avec flegme. Posé à plat sur le tableau de bord, son téléphone affichait notre progression, mais elle ne lui prêtait aucune attention. Elle connaissait le chemin.

Je gigotais sur mon siège, mal à l'aise dans les multiples et inhabituelles strates de mon habit. Tout m'emprisonnait : cravate, épaulettes, ceinture. Je me sentais comme un corps étranger que le veston aurait essayé d'expulser. Édith, quant à elle, semblait aussi à l'aise dans sa robe de soirée que dans un vieux jeans.

Elle obliqua dans une sortie et, sans ralentir, traversa la voie de desserte. Elle vira aussitôt dans une rue perpendiculaire et fila dans la pénombre du parc industriel – une muqueuse d'entrepôts et de garages, de stationnements, de zones de chargement et de conteneurs empilés. On devinait les lumières de l'aéroport

international à moins d'un kilomètre, et les feux clignotants de la tour de contrôle.

Certains endroits étaient mieux éclairés qu'en plein jour, mais entre ces zones de lumière vive s'étendaient des trous d'une noirceur invraisemblable. L'unique trace de vie était les convois de semi-remorques, repérables grâce à leurs feux de position. Des tracteurs ronflaient çà et là, attendant qu'arrivent des instructions de Singapour, New York ou Chicoutimi. De temps en temps retentissait le grondement d'un frein Jacob, comme un cri préhistorique. La dernière migration des mamouths avant l'ère glaciaire. Aucune trace d'*Homo erectus* dans les parages.

Édith prit quelques embranchements, puis ralentit : la rue se terminait en cul-de-sac. Je remarquai aussitôt l'établissement incongru qui se dressait là, poétiquement baptisé Bar Salon Total Sexe. Une enseigne mobile jaune à lettres amovibles, parquée dans le coin du stationnement, annonçait DANSE CONTACT — TV SATELITE — CUISINE FAMILIAL.

Notre destination, à l'évidence.

Édith rangea la Subaru sous un lampadaire, près de l'enseigne mobile. Elle consulta l'heure sur son téléphone, sortit un paquet de gomme de sa poche et me le tendit. Cannelle. Qui mâchait encore de la gomme à la cannelle en cette époque de menthol transgénique ? J'en acceptai une. Regrettai aussitôt. Aldéhyde cinnamique : pire que de poser sa langue sur les diodes d'une

pile électrique. Je crachai ma gomme dans un vieux mouchoir.

Tout en chiquant son poison, Édith dégaina son portable – *Beam me up, Scotty* – et se brancha sur un réseau wifi. Je m'étonnai que l'on puisse capter un signal dans ce trou. À l'est se trouvaient les bureaux d'Aeroflot (fermés pour la nuit), à l'ouest, ceux d'ExParcel (fermés pour de bon) et au nord, un entrepôt long d'un kilomètre, gris cendre, dépourvu de toute raison sociale, et dans le flanc duquel s'ouvraient une quarantaine de quais de chargement, presque tous occupés par des semi-remorques.

Pas à dire, c'était un drôle d'endroit – même pour un bar de danseuses.

Édith consultait Gmail, son visage bleuté dans la lumière du téléphone. Elle sombrait dans une concentration telle, devant ce minuscule écran, qu'elle en oubliait de cligner des yeux. Elle paraissait possédée. Je lui en avais fait la remarque, un jour, et elle avait prétendu souffrir d'une inhibition du *globus pallidus* – cette zone du cerveau qui rythme le mouvement des paupières. De fait, elle n'empochait jamais son téléphone sans une bouteille de larmes artificielles.

J'ai fait un geste vague en direction du Total Sexe.

— Nous ne sommes pas un peu surfringués pour venir aux danseuses ?

Elle leva les yeux de son téléphone et fixa le vide, décontenancée par ma question – comme

si je lui avais parlé en finnois et qu'il lui fallait traduire chaque mot. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Faut pas se fier aux apparences.

Elle se repencha sur son téléphone.

— Tu veux dire que les Rock Machine ont un code vestimentaire, maintenant ?

— N'y a plus de Rock Machine ici. Les yakuzas ont racheté le club il y a deux ans – et ils sont, oui, un peu plus à cheval sur l'étiquette.

Des yakuzas ? La situation devenait intéressante.

Je détaillai pour la première fois les voitures cordées dans le stationnement. L'inventaire était franchement anormal : une Audi, deux BMW, une Jaguar, quelques Mercedes et un Hummer limousine. La Mercedes la plus proche portait une plaque du corps diplomatique, et un chauffeur patientait, assis au volant, le visage illuminé par l'écran de son iPod.

— Je ne savais pas qu'il y avait des yakuzas à Montréal.

— Ils sont new-yorkais.

— Et qu'est-ce que des yakuzas new-yorkais font dans le parc industriel de Lachine ?

— Comme tout le monde. Recherche et développement.

De la recherche et développement dans le domaine de la danse à dix dollars ? J'éprouvais

une perplexité croissante. Devant nous, le panneau mobile clignotait sporadiquement. Quelque part sous les lettres CUISINÉ FAMILIAL, un tube fluorescent s'apprêtait à rendre l'âme.

Édith éteignit son téléphone. L'heure H. Elle cracha sa gomme dans le cendrier, se mit du rouge à lèvres – puis nous effectuâmes une sortie dans le froid, direction la porte du Total Sexe.

Un lutteur de sumo montait la garde sous un porche en bardeaux écaillés. Habit impeccable, menton en étrave, une cicatrice en forme de trident sur le dos de la main. Édith expliqua que nous avions rendez-vous avec monsieur Chung.

Le portier nous jaugea des pieds à la tête, jugea que nous pouvions passer – et nous entrâmes dans l'enceinte sacrée du Total Sexe.

J'examinai les lieux. Pas la moindre trace de *TV satellite* ou de *cuisinÉ familial* – mais le panneau mobile disait vrai sur un point : il y avait bel et bien de la danse contact.

Au milieu de la place, plongée dans une impressionnante colonne d'eau, une fille vêtue d'un string, d'une ceinture plombée et d'une bouteille d'air comprimé se livrait au corps à corps avec une pieuvre.

Une musique indécise agrémentait le spectacle – lounge coréen, post-techno ou jazz orbital. Dans l'apesanteur relative de l'eau, les seins de la fille décrivaient des rotations irréelles, tandis que ses cheveux flottaient autour d'elle, entremêlés aux tentacules. De temps en temps, elle parvenait à extirper un bras de ce paquet de

nœuds, et on distinguait, même à cette distance, une ancre bleue tatouée sur son biceps. Le genre de tatouage qui aurait paru plus à sa place dans le derme d'un gaillard de la Royal Navy.

J'étais si abasourdi que j'en restai planté près de la porte, bras ballants et bouche bée.

Lorsque je repris mes esprits, au bout d'une minute, j'étais seul. Assise au zinc, Édith nous commandait une paire de martinis. Je la rejoignis et, d'un bref geste du menton, je désignai la colonne d'eau.

— C'est quoi ça ?

— *Octopus vulgaris*, marmonna distraitement Édith, croyant que j'indiquais l'animal qui enlaçait la danseuse.

— Non, cet... *endroit*.

— Je te l'ai dit. Un centre de R et D administré par les yakuzas.

— Ils recherchent-et-développent quoi au juste ?

— Potentiel commercial.

Potentiel commercial ? Je lorgnai du côté de la citerne. Quel pouvait bien être le potentiel commercial de cette... comment dire ? Lutte dans le Jell-O 2.0 ? Porno tentacule ? Danse érotique non newtonienne ?

Édith haussa les épaules.

— Sous-culture japonaise. C'est comme le tamagotchi ou les toilettes avec tableau de bord. Faut pas chercher à comprendre.

Deux martinis glissèrent devant nous, *shaken not stirred*, avec une double hélice de zeste de citron. Je pris une gorgée : le martini parfait. La fille derrière le zinc aurait mérité un doctorat *honoris causa*.

Édith ignorait son verre. Elle détaillait la clientèle avec un regard détaché. Essentiellement des Asiatiques, attablés par petits groupes. Le long du mur, plusieurs banquettes en cuir orange accueillaient un mélange de clients réels et de clients virtuels présents par le truchement d'écrans LCD grandeur nature.

Une très intense odeur de fric flottait dans l'air – ce qui rendait le choix du local d'autant plus singulier. Sans doute cet endroit reposait-il sur le second degré : la décoration kitch, les meubles fatigués et le crépi carié devaient ajouter une touche d'exotisme.

Les vieux robinets de Labatt 50 reluisaient, l'air tout droit sortis des vitrines d'un antiquaire, mais je doutais qu'ils fussent branchés sur des barils. J'imaginai mal un yakuza boire de la 50. Les boissons sérieuses garnissaient l'étagère derrière le bar : une impressionnante collection de single malt, de rhums rarissimes repêchés dans des galions espagnols, de tequilas *reposados* – le tout dédoublé par un vieux miroir Jack Daniel's dépoli dans les coins.

Dans la citerne, le poulpe resserrait son étreinte sur la fille, dont le détenteur éructait de grosses bulles d'air. Je me demandais si elle parviendrait à s'en tirer indemne d'ici la fin du numéro.

Je sifflai une gorgée de martini et demandai à Édith ce que nous faisions ici au juste.

— Nous venons chercher une pieuvre.

Silence. Gorgée de martini. Extase.

Alors, nous venions chercher une pieuvre... Bon, bon, bon. Sacré détour, tout de même : n'aurait-il pas été plus simple d'aller dans une animalerie ? Sans doute les boutiques de Montréal ne tenaient-elles pas de pieuvres en inventaire.

— Tu n'as pas pensé à commander sur eBay ?

Elle me lança un long regard indéchiffrable.

— Les pieuvres sont trop délicates pour voyager par FedEx.

Je sirotai mon martini, songeur. Cette histoire était-elle scrupuleusement légale ? Existait-il des lois contre l'importation ou la revente des céphalopodes vivants au Canada, avec ou sans l'intermédiaire de yakuzas ?

Ce martini était vraiment impeccable.

La voix d'un annonceur retentit dans les haut-parleurs : *Ladies and Gentlemen, please give a warm welcome to Ringo Starr.*

Je tournai le regard vers la citerne, feignant un prodigieux intérêt pour Ringo Starr, cette seconde pieuvre que l'on venait de larguer dans l'eau. Seize tentacules s'empilaient maintenant autour de la pauvre danseuse — et c'était un miracle qu'elle ne succombât écrasée sous ce surplus de poulpe. Combien pouvaient bien peser

ces pieuvres ? Elles paraissaient tout en muscles, mais se mouvaient pourtant avec la légèreté vaporeuse d'un kleenex détrempe, flottant entre deux eaux.

Je me détournai du spectacle, déjà trop familier. L'incroyable faculté d'accoutumance de l'homme moderne.

— Et qui est ce monsieur Chong, avec qui nous avons rendez-vous ?

Édith sirota sa première (minuscule) gorgée de martini.

— Chung. Carl Chung. Sino-américain, 57 ans, diplômé en océanographie de l'université de Shanghai. PhD sur les migrations atypiques des calmars de Humboldt. Il a travaillé dix ans dans les pêcheries, sur la côte Ouest et au Japon. Il a disparu de la circulation durant deux ou trois ans, puis est réapparu ici l'an dernier. Il s'occupe de l'importation et de l'entretien des animaux.

Elle récitait tout ça de mémoire, comme une enfant prodige dans un concours d'orthographe. Combien d'heures avait-elle consacrées à se documenter ?

Je sentis soudain une présence au-dessus de mon épaule. Le lutteur de sumo venait de se matérialiser entre nous, sans le moindre bruit — un courant d'air de 150 kilos. Il fit un petit geste : on nous attendait.

Il nous précéda vers une porte en retrait (*Staff only*) qui donnait sur les coulisses.

Je ne trouvais pas notre lutteur des plus rassurants. Pour tout dire, la situation ressemblait diablement à ce moment de l'histoire où les deux protagonistes recevaient une raclée à l'arrière du bâtiment, entre le conteneur à déchets et la bombonne de propane. Je me forçai à garder mon sang-froid.

Nous suivîmes un corridor étonnamment long, qui se terminait sur une porte panique. En l'absence de clients, le côté vétuste de l'endroit prenait des allures sordides. Plancher en béton, murs en préfini ornés de cratères et de marques d'impact. Des tuyaux de cuivre couraient au plafond, couverts de condensation et de vert-de-gris.

Un courant d'air frais poussait une odeur d'iode et de moisissure, et on entendait un bruit de fond assourdi – des moteurs qui ronronnaient dans les pièces adjacentes. J'imaginai des compresseurs industriels. Ou des congélateurs-tombeaux.

Certaines portes étaient entrebâillées, laissant deviner de fugitifs univers parallèles. Une employée en robe de chambre occupée à gober des pilules, cigarette au bec. La lumière bleutée des aquariums. Des bouteilles d'air comprimé. Des coffres à outils.

Monsieur Sumo nous précéda jusqu'à la dernière porte. Il cogna et, sans attendre, nous introduisit dans une pièce exiguë, dix mètres carrés tout au plus, dans laquelle on avait réussi à coincer, au mépris des lois de la physique et du

bâtiment : un bureau, deux grandes poubelles en plastique, cinq classeurs – non, six – et un frigo à bière.

Puis il s'éclipsa sans bruit, nous laissant seuls dans la pièce. Aucune trace de l'océanographe, et aucune chaise où s'asseoir.

Édith s'accota nonchalamment contre un classeur, glissa une main dans son perfecto et sortit son téléphone. Elle fit mine de l'allumer, puis se ravisa et le remis au chaud. Elle exhala quelque chose entre le soupir et le bâillement. Quinze minutes sans accès au Web : elle touchait à la fin de son autonomie de vol.

Pour tuer le temps, je procédai à un inventaire plus détaillé du bureau. Des factures. Une calculatrice pré-Macintosh (le modèle qui imprimait les opérations sur un étroit rouleau de papier). Un téléphone à cadran kaki. Une liasse de cinquante dollars sur laquelle reposait en équilibre un grand verre de liquide blanc ambigu. Une dizaine de pintes de lait de soja vides jetées dans (et autour de) la poubelle. Des manuels d'entretien d'aquarium.

La calculatrice méritait le titre d'Objet le Plus Moderne des Parages, suivie de près par le téléphone et le frigo à bière.

Il faisait frais, dans la pièce, et je réprimai un frisson. Je songeai à mon martini à peine entamé, abandonné sur le zinc. Gaspillage.

Chung arriva enfin par une étroite porte latérale, que j'avais prise pour un placard. Il portait

un sarrau et de grosses lunettes. Ses yeux voyagèrent d'Édith à moi, puis retour.

— Vous venez pour la pieuvre ?

Accent anglais synthétique, un rien trop méticuleux, comme s'il avait appris le français avec la voix artificielle d'un ordinateur. Édith opina de la tête. Il fit signe de le suivre dans la pièce voisine.

Sur des étagères en acier reposaient plusieurs aquariums de taille modeste – les grosses bêtes devaient loger ailleurs, plus près de la scène. La plupart des aquariums étaient vides. Certains contenaient une eau verdâtre. Je flairai une odeur de solvant, notai un pistolet à silicone sur le plancher (*Deluxe Water Protection*).

Une pieuvre, une seule, l'air déprimé, occupait le tout dernier réservoir. Elle avait la taille d'un pamplemousse et, lovée contre la paroi, visionnait un DVD sur un vieil ordinateur portable posé sur un tabouret. Il me fallut une minute avant de reconnaître le film. C'était *Rencontre du troisième type*. La scène finale. Lorsque les extraterrestres débarquaient au fond d'un cratère du Wyoming dans une orgie de lumières et de synthétiseurs.

Même avec le son coupé, je pouvais entendre le légendaire indicatif musical qui servait à communiquer avec les extraterrestres. Ces cinq notes avaient parasité l'ADN de ma génération, un vrai virus.

Indifférente au film, Édith s'accroupit devant l'aquarium et examina la pieuvre avec un air in-

quisiteur. L'animal détourna les yeux de l'écran et fixa Édith d'un air intéressé.

— C'est une *briareus*, expliqua Chung. Elles s'adaptent bien à la vie en captivité.

— Floride ?

— Bahamas. Capturée en octobre.

— Elle est vieille ?

— Environ six mois. Bonne croissance, très active.

— Quel genre de diète ?

— Que des crustacés vivants. Je peux vous montrer nos viviers.

Édith hocha la tête.

— Pas nécessaire, merci.

Pendant cet échange, j'étudiai l'aquarium. On avait scellé le couvercle avec deux épaisseurs de *duct tape*, puis posé une ceinture de plongée au sommet — cinq kilos de plomb au bas mot.

— Et c'est pour l'empêcher de s'évader ?

Chung acquiesça.

— Ce n'est pas un peu excessif ?

— Les pieuvres n'ont pas de squelette, et pas de cartilage. Elles peuvent se glisser dans la fente entre la vitre et le couvercle.

Son français était vraiment trop irréprochable — il oubliait d'oublier des syllabes.

— Et l'ordinateur ?

— Stimulation. Les pieuvres sont trop intelligentes pour vivre en captivité. Une pieuvre qui manque de stimulation s'ennuie, et une pieuvre qui s'ennuie pose un problème. Elle se met à faire de l'autophagie. Elle crache son encre. Elle s'évade.

Sur l'écran du portable, le vaisseau mère se transformait en jukebox géant. La pieuvre eut une brève palpitation des tentacules, et son épiderme se mit à clignoter au même rythme et dans les mêmes couleurs. Elle faisait du mimétisme ! (Grande rétrospective Spielberg : bientôt à l'affiche sur une pieuvre près de chez vous.)

Édith se redressa, tira une enveloppe de son perfecto et la tendit à Chung. Une liasse de vingt dollars, neufs et craquants. Chung humecta son pouce, compta les billets, approuva d'un hochement de tête. Le compte était bon.

Arriva ensuite le moment délicat : il fallait transborder l'animal. Chung écarta l'ordinateur — une mesure prudente afin d'éviter l'électrocution — et me donna un sac de plastique. Puis, à l'aide d'une épuisette, il transféra le poulpe dans le sac dont j'empoignais nerveusement le rebord. Une fois la bestiole ensachée, Chung transvida assez d'eau pour qu'elle puisse se mouvoir et respirer, noua le sac, et sécurisa le tout avec un second sac fermé par un autre nœud.

Il évalua le boulot d'un coup d'œil inquiet. Je contre-vérifiai le nœud. Pas de mouron. Jamais elle ne sortirait de là — à moins d'enfreindre les lois fondamentales de l'atome et de l'univers.

Chung émit une sorte de grognement.

— Ne sous-estimez jamais une pieuvre.

Il nous escorta jusqu'au bar, que nous traversâmes en essayant les regards en rafale des yakuzas. Leurs yeux oscillaient entre la silhouette souple d'Édith et la pieuvre qui palpitait dans sa sphère d'eau sécurisée. Bien que relégué en périphérie de l'attention, je me félicitais d'être adéquatement sapé. Je comprenais mieux, soudain, les liens de parenté qui unissaient le complet-cravate et la cote de mailles : des habits conçus pour affronter les flammes et la mitraille.

Le lutteur de sumo nous ouvrit la porte avec un respect nouveau. J'avais l'impression croissante de trimballer un sac de nitroglycérine.

Nous avons réintégré la voiture d'un pas rapide. Le mercure semblait avoir chuté entre-temps et la neige produisait sous nos pieds des crissements de granules d'emballage. La pieuvre paraissait imperturbable. Édith démarra le moteur et poussa le chauffage au maximum. Décembre était un mois néfaste pour les céphalopodes, au nord du 47^e parallèle.

L'habitable se réchauffait lentement. Édith essuya son rouge à lèvres avec un mouchoir et retira ses boucles d'oreilles. Je desserrai mon nœud de cravate. À l'horizon, un Airbus quittait la piste de l'aéroport avec un sifflement aigu.

Tandis qu'Édith se déballait une nouvelle dose de cannelle, j'étudiai notre passager à la lumière du lampadaire.

— Elle ne bouge plus.

Je la touchai délicatement à travers le sac. Aucune réaction.

— Tu crois qu'elle pourrait être morte d'un coup de froid ?

Édith dégaina son téléphone et braqua la lueur de l'écran sur le sac. La pieuvre s'anima aussitôt, l'air intéressé. Édith rempocha son appareil.

— Fausse alerte, elle dormait.

— Elle dormait ? Les yeux ouverts ?

— Les pieuvres n'ont pas de paupières.

— Pas de paupières ?

— Quelques espèces peuvent rétracter leurs yeux à l'intérieur du crâne. Certains céphalopodes ont... comment dire... pas des paupières, mais plutôt des sphincters.

Charmant.

— Et qu'est-ce que tu comptes en faire ?

— Je la ramène à la maison.

À la maison ? Cette information me désarçonna. Où exactement entendait-elle installer cette pieuvre ? Nous n'avions pas d'aquarium, le sac contenait juste assez d'eau pour assurer quelques heures d'autonomie, et on ne pouvait pas tout bêtement la verser dans le bain. Ces bestioles requéraient sans doute une salinité précise, un pH rigoureux, un couvercle étan-

che – sans compter la filmographie intégrale de Steven Spielberg.

Interrogée à ce sujet, Édith n'offrit pas la moindre explication. L'air de n'avoir rien entendu, elle démarra en trombe. L'enseigne du Bar Salon Total Sexe s'éloigna dans notre rétroviseur, comme un cauchemar jaune et rouge.

Nous avons refait le trajet à l'envers, Côte-de-Liesse, échangeur Décarie, rue de la Savane, sans croiser la moindre voiture. Les heures creuses de la nuit. Édith ne disait rien, je n'osais pas briser le silence. Sur mes genoux, la pieuvre clignotait au rythme des nids-de-poule.

En arrivant chez nous, Édith retira ses bottes et son perfecto, me prit la pieuvre des mains et disparut dans la salle de bain. Son comportement qui, depuis le début de la soirée, défiait toute explication rationnelle, devenait carrément inquiétant.

Je lui emboîtai le pas, mais freinai net sur le seuil de la porte.

Édith était accroupie dans la douche, le sac sur les genoux, cherchant à déchirer le plastique avec ses dents. La membrane s'étirait, résistait. À l'intérieur, la pieuvre palpitait comme un stroboscope. Avant que j'aie eu le temps de poser le moindre geste, la moindre question, le sac éclata et plusieurs litres d'eau éclaboussèrent Édith, dont la robe de soirée vira au noir d'encre.

Avec des gestes rageurs, elle déchira ce qui restait du sac et libéra la pieuvre, qui glissa entre

ses genoux et alla s'affaïsser dans le fond de la douche. Elle ne clignotait plus du tout, et son épiderme était d'un brun terne.

Édith l'empoigna et, sans une seconde d'hésitation, la porta à sa bouche.

Je la regardai faire sans pouvoir articuler un mot, incrédule.

Elle commença par aspirer un tentacule, tant bien que mal, en réprimant un haut-le-cœur. Rejetant la tête en arrière, tenant la pieuvre à deux mains, elle avala un autre tentacule, puis un troisième. La pieuvre, loin de se débattre, cherchait à s'insinuer dans sa bouche.

Tout se déroula plus rondement à partir du quatrième tentacule. La tête de la pieuvre se déforma, s'étira comme un blanc d'œuf, et bientôt l'animal glissa tout entier dans la gorge. L'extrémité d'un dernier tentacule resta accrochée à la commissure des lèvres, dessinant un J visqueux contre la joue, puis disparut dans un bref gargouillis.

Édith se laissa tomber au fond de la douche, épuisée, les yeux fixés sur la grille d'évacuation d'eau.

Je m'accroupis devant elle, sans oser la toucher. Elle leva vers moi un regard vide. Je ne trouvais rien à dire, aucune question, aucun mot reconfortant. Je doutais, en fait, qu'elle puisse m'entendre ou me comprendre.

Au bout d'une minute, elle se leva et sortit de la salle de bain sans m'accorder la moindre at-

tention. Je l'entendis bientôt fouiller dans le frigo.

Retranché dans le corridor, je l'observai en silence. Elle remuait le contenu du congélateur, écartant avec impatience les petits pois, le jus d'orange et les pizzas surgelées. Elle dénicha finalement un sac de crevettes crues, non décorquées. Elle sortit de la cuisine et se dirigea vers le salon, laissant la porte du congélateur grande ouverte. Sa robe dégouttait encore, laissant une trace d'eau salée au travers de l'appartement.

J'allai refermer la porte, en profitai pour regarder l'heure sur l'écran du micro-onde. Il était 3:05. Il fallait faire quelque chose, mais quoi ? Jamais je ne m'étais senti aussi seul et dépourvu. J'hésitais entre composer le 911, appeler un exorciste à la rescousse ou remplir une valise et m'enfuir le plus loin possible, sans traîner.

Je retirai ma cravate, la jetai dans l'évier.

Dans le salon, Édith avait allumé la télévision et elle regardait Discovery Channel en grignotant des crevettes congelées à même le sac. Un cerne humide s'agrandissait autour d'elle, sur le cuir du fauteuil. On n'entendait plus rien dans l'appartement, que les commentaires en sourdine d'un vague égyptologue, le froissement du plastique, et le craquement des carapaces sous la dent d'Édith.

Je l'observai une dizaine de minutes. Pas une seule fois elle ne cligna des yeux.

Né à Rivière-du-Loup en 1972, Nicolas Dickner étudie les arts plastiques et la littérature. Il commence à voyager en 1997, d'abord au Guatemala, puis en République Dominicaine. Il habite ensuite au Pérou et en Allemagne, avant de revenir s'installer au Québec, où il s'affaire à devenir romancier. Il publie notamment deux romans, *Nikolski* (Alto, 2005, CODA, 2007) et *Tarmac* (Alto, 2009), et signe une chronique littéraire dans l'hebdomadaire *Voir*. Il vit présentement à Montréal, où il planche ferme sur son troisième roman.

DU MÊME AUTEUR

Tarmac, roman, Éditions Alto, 2009

Boulevard Banquise, conte pour enfants, Publications du Québec, 2006

Nikolski, roman, Éditions Alto, 2005 (CODA, 2007)

L'Encyclopédie du petit cercle, nouvelles, L'Instant même, 2000

Avoir cinq ans, c'est le bonheur !

Avoir cinq ans – dans le monde de l'édition, s'entend –, c'est posséder encore toute la ferveur et la naïveté d'une jeune maison. C'est aussi avoir gagné une certaine maturité, un peu de sérieux (si peu)... Fondée par pure envie de faire plaisir et de se faire plaisir, Alto n'est plus désormais une « jeune » maison. Elle a grandi rapidement et a permis à certains de ses auteurs de briller au-delà du Québec et à d'autres, en provenance du Canada anglais et du reste du monde, de briller ici. Le plaisir, lui, demeure intact.

Afin de fêter dignement ce cinquième anniversaire, j'ai eu l'idée de contacter quelques auteurs afin de créer une collection de cinq inédits à tirage limité. Ils ont été assez fous pour accepter. Merci à eux, du fond du cœur. Ami lecteur, amie lectrice, vous tenez entre vos mains un de ces textes, réalisé dans le plus pur esprit d'Alto, soit avec plaisir, passion, audace et un bel esprit de coopération. Comme dans le bon vieux temps, au printemps 2005, alors que *Nikolski* n'était qu'une vague rumeur sur une table de café à Québec.

Cette collection est une façon de dire merci à tous ceux et à toutes celles qui font de l'aventure d'Alto un bonheur quotidien. Merci à tous les auteurs pour leurs mots et leur confiance. Cette maison, c'est vous, d'abord et avant tout. Merci aux nombreux collaborateurs, au fil des ans, pour leur appui inestimable. Merci aux lecteurs, aux libraires et aux journalistes pour leur fidélité et leur curiosité. Un merci tout particulier à Guy Champagne pour la poussée dans le dos, et à Nicolas Dickner pour avoir sauté dans un bien drôle d'esquif en 2005, à mon père à ma mère, pour le beau chemin parcouru. À Patricia Lamy pour sa fougue, à Isabelle Tousignant, Hugues Skene et Katie Boulet pour la rigueur et la patience si nécessaires dans une minuscule petite équipe. Merci à Serge Lamothe pour l'étincelle, et pour m'avoir bien rappelé qu'on a vraiment tous les jours cinq ans, à Dominique Fortier, aussi, pour son travail irréprochable et son redoutable talent. Merci enfin à Hélène et à Viviane, les femmes de ma vie, mes inspirations de tous les jours.

Oui, on a tous les jours cinq ans.

Antoine Tanguay
Éditeur

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Fanny Fennec
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec)
G1K 3A9
www.editionsalto.com

